

Rimbaud, tête d'or

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Passé le milieu du XIX^e siècle, la poésie française éclate à l'irrationnel et Jean Nicolas Arthur Rimbaud éclate à la poésie. La poésie moderne doit exprimer au-delà du sensible et du connu, elle doit toucher du doigt le plafond «tiepolesque» de l'ineffable et d'un talon rageur le fond de l'enfer. Traduire ce qui ne se fixe point, «noter des silences, l'inexprimable».

Le poète-collégien, aux airs de gavroche crânement poussé, est en quête de sensations neuves, «pas connues», insiste-t-il, qu'il se flatte de rencontrer dans le bazar des cités illuminées, lui, fils de la campagne et vagabond des aubes navrantes, hanté par le désir, souterrain, peut-être, de devenir quelque roi nègre à la tête d'or et au crâne de cristal. Rimbaud commence là où finissent strictement *Les Fleurs du Mal* : «Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe, au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau.»

Une existence chaotique

Dans cet événement qui voit le ciel et la terre s'ouvrir et «des cerceils sous leur dais de nuit dressant des panaches d'ébène, filer au trot des grandes juments bleues et noires», l'œuvre d'Arthur Rimbaud occupe une place essentielle et extraordinaire. Pour l'intelligence de ce génie monstre et demeuré pubère, le tracé violent d'une existence chaotique est requis.

Arthur Rimbaud est né à Charleville, le 20 octobre 1854, d'une mère dure et d'un

père vite absent. Son enfance est le phénomène sordide traduit par les *Poètes de sept ans*. En août 70, au début de la guerre, âgé de seize ans, il fait sa première fugue à Paris. En mars 71 éclate la Commune. Rimbaud brûle de se battre. «Des colères me poussent vers la bataille où tant de travailleurs meurent tandis que je vous écris.» Les premiers vers datent de mars 1870. Verlaine les trouve d'une beauté effrayante. En septembre 71 est composé *Le Bateau ivre*. En mai 72, il commence les *Illuminations*. La liaison orageuse avec Verlaine est entamée.

Belgique, Angleterre. Leurs vagabondages et leur misère lassent Rimbaud qui rentre à Charleville. Verlaine, par des lettres hystériques et injurieuses, relance son amant qui cède et revient à Londres. Querelles violentes. Rimbaud est décidé à la rupture définitive. Verlaine tire sur lui. Rimbaud publie à ses frais *Une saison en enfer*. L'hiver venu, il brûle ses manuscrits et tous les exemplaires de la *Saison* qu'il a sous la main. En mars 75, Verlaine sort de prison et le rejoint à Stuttgart. Rimbaud règle à coups de poing, à la campagne, une affection haineuse, vieille et rance de quatre ans et laisse Verlaine ivre au fond d'un fossé. La vie littéraire de Rimbaud s'achève. La stérile aventure commence, et la vie redevient quotidienne.

Il s'échappe au Harar. Et c'est pendant onze ans l'obscur vie d'un explorateur commerçant, ponctuée par les communications techniques à la Société géographique et des lettres atroces. Malade, en 1891, il



«Après le déluge», lithographie de Fernand Léger pour «Les Illuminations» (éd. de 1949).

est amputé d'une jambe à Marseille, reçoit les sacrements et meurt.

Il y a deux phrases dans cette œuvre qui surplombent mon esprit et qui roulent comme le tonnerre : «Je devins un opéra fabuleux», et plus tard : «Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille charnelle, mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.»

L'opéra fabuleux est la condition de l'art entré dans la source inconsciente, féconde et bourbeuse, et jouant avec son abîme et ses miroirs. C'est le filon qu'exploreront les surréalistes. Le combat spirituel, c'est la

quête de Dieu en dehors des voies balisées. Les deux chemins sont parallèles et ne se rencontrent qu'à l'infini. C'est pourquoi Claudel décrivait Rimbaud comme «un mystique à l'état sauvage».

Le génie de Rimbaud est adolescent. Il éclate comme une crise de puberté, comme le bourgeon au printemps, comme un coup de tonnerre ou de canon. A dix-neuf ans, il ne peut plus et ne doit plus écrire. Par son apparition, il signale et annonce sa disparition même. Rimbaud est nu, il est éclatant de nudité terrible. Il n'appartient à aucune culture, même s'il souffre de son baptême chrétien comme un prince barbare passant sous le joug du vainqueur, ou un chien sauvage au tour du cou duquel on aurait passé un collier. Génie absolu et isolé comme la France en connut peu, Pascal excepté. Mais Pascal a Jésus dont le cœur brûle dans sa poitrine.

Rimbaud n'a rien. Il est né seul, il parle seul, il meurt seul, la tête tournée vers le mur. Quand il meurt, il n'y a pas de *Mémorial* cousu dans ses habits. Il ne sait pas non plus que ces méchants papiers abandonnés à Verlaine le feront un jour entrer dans la gloire, et qu'il serait lu et expliqué dans les écoles. Il en aurait frémi. Car de cette œuvre, il pense : «C'était mal.»

A côté de Baudelaire, dandy citadin qui vit devant son miroir et scrute son âme avec la minutie et la science d'un casuiste, Rimbaud est le bandit qui hante la campagne et le vagabond qui dort dans les fossés. Culture, civilisation, mots creux pour ce sauvage qui entre dans la poésie comme

Attila dans une ville pour en faire le sac et le pillage.

Rimbaud est l'œil de la catastrophe. La défaite, la capitulation, la guerre civile, la Commune, le triomphe de la bourgeoisie d'affaires, voilà ce que vit son œil nu d'enfant. L'éclosion de Rimbaud est celle d'une fleur désespérée et sublime du malheur français. A ce titre, c'est un enfant de chez nous, oiseau fou qui chanta dans les aubes navrantes le plain-chant de la vie.

Soleil coupé

La catastrophe est contraction du temps. En Rimbaud, survenu là comme poète témoin, la catastrophe a pour effet la contraction du temps historique dans le temps personnel, d'où son écriture «sismographique», d'intensité démoniaque, à laquelle les surréalistes seront si sensibles ; d'où l'arrêt brutal et le suicide intellectuel. Tête d'or, soleil coupé.

Symboliste, Rimbaud l'eût été en ceci que jamais il n'explique, ne raconte, ni ne décrit et qu'il ne fait jamais en effet que suggérer. Mais alors, symboliste sans système : une totale liberté, plus encore une totale indiscipline : non seulement des inventions de choses, mais de mots, et volontairement les plus bizarres, et là-dedans cet admirable emportement qu'on sait et l'admirable lyrisme de certaines de ses pièces comme *Le Bateau ivre*, où ses dégoûts éclatent comme des fruits mûrs ou des crachats. «Oh, que ma quille éclate ! Oh ! que j'aïlle à la mer !» Et la quille a bel et bien éclaté.

Car non seulement Rimbaud se tait, mais il renie ce qu'il a écrit (à l'instar de Jean Racine), comme si cette part de lui-même, son œuvre, l'avait trahi, et comme si, en la reniant, il espérait retrouver l'intégrité de son être et restaurer son moi dans son unité.

C'est après la vie tout court qu'en a Rimbaud. Il ne l'a point encore vécue, qu'il

**Elle est retrouvée !
Quoi ? l'éternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.**

Arthur Rimbaud

se refuse à la subir. Incapacité à se satisfaire du relatif. Fuite, évasion dans tous les Orients du rêve ou de l'inconscient. Quel clé nous ouvrira la porte du tombeau, la salle du festin ? Cet enfant n'a pas voulu devenir un adulte, un homme de lettres, un monsieur, un personnage comme, disons, Gide. Mais la liste est infinie.

Rimbaud eut-il des héritiers ? Le jeune Claudel, qui par lui justement retrouva la clé du festin, quand il était Bonaparte avant de devenir Napoléon-Turelure, et les surréalistes, du moins dans leurs intentions. Dans les années soixante, on pourrait citer Jean-Edern Hallier, Dominique de Roux et Philippe Sollers, chevaux légers qui prirent le relais des hussards et qui piaffèrent dans la cour pavée de la Sorbonne, d'autres fils de roi, d'autres têtes d'or fêlées par où filtre le rayon jaune de la grâce. Ils voulurent prendre congé de tout, car la France est pourrie depuis les derniers Valois et que l'Orient ne sent plus la rose depuis Hafiz et Omar Khayyâm. De Roux eut la chance de mourir assez jeune et de ne pas avoir eu à faire le pitre.

Alors, que faire ? Etre œuvre ou auteur, il faut choisir. Ils arrivaient trop tard ces fringants cavaliers. L'Apocalypse était derrière eux ; les dés étaient jetés.

G. J.

□ **Jean-Jacques Lefrère**, *Arthur Rimbaud*, Fayard, Paris 2001, 1042 p.